

Le passage à l'acte collectif : entre appartenance, emprise et haine de l'autre
The passage to the collective act: between belonging, hold and hatred of the other

الانتقال إلى الفعل الجمعي: بين الانتماء، و"التحكم"، والحقْد على الآخر

BEHTANE Abdelkader¹

Université 8 Mai 1945, Guelma,

abehtc2i@gmail.com

تاريخ الوصول: 2020/03/03 القبول: 2020/08/17 النشر على الخط: 2020/09/15

Received : 03/03/2020 Accepted : 17/08/2020 Published online : 15/09/2020

ملخص:

كان موضوع الانتقال إلى الفعل محل اهتمام العديد من الدراسات، والتي يبدو أنّها لم تركز كثيرا على الفعل الجمعي. ولهذا، تندرج أهمية هذه الدراسة النظرية في مجال التبادل البيئي للأفراد، بحيث نتساءل عن الدور الذي يلعبه كل من "التحكم في الآخر"، والشعور بالانتماء في الاعتداء الجمعي. و ما الذي يمكن أن يفسّر هذا الانتقال إلى الفعل لدى الأنا الجمعي؟ تبرز النتائج أنّ التركيز على معاش صدمي من قبل الجماعة، سيترجم إلى سلوك الانتقال الفعل في سياق علائقي، من خلال ميكانيزم الحقْد ونفي الآخر.

الكلمات المفتاحية: الانتقال إلى الفعل، الفعل الجمعي، الفعل الصدمي، الآخر، الحقْد.

Résumé:

Le sujet du *passage à l'acte* a fait l'objet d'un grand intérêt dans de nombreuses études, qui semblent avoir peu porté sur l'action collective. Par conséquent, l'importance de cette étude théorique se situe dans le cadre de *l'intersubjectivité*, nous nous interrogeons donc sur le rôle de « *l'emprise* » et du sentiment d'appartenance dans l'agression collective. Qu'est-ce qui pourrait expliquer ce passage à l'acte chez le *moi collectif* ?

Les résultats montrent que se concentrer sur un *vécu traumatisant* par le groupe se traduira, dans un contexte relationnel, par un comportement de passage à l'acte à travers un mécanisme de haine et de négation de l'autre.

Mots clés: *passage à l'acte, acte collectif, traumatisme, autre, haine.*

Abstract:

The subject of *acting-out* has been the subject of great interest in numerous studies, which seem to have focused little on collective action. Consequently, the importance of this theoretical study is located within the framework of *intersubjectivity*, we therefore wonder about the role of "*the grip*" and the feeling of belonging in collective aggression. What could explain this *acting-out* in the collective ego?

The results show that focusing on a traumatic experience by the group will translate, in a relational context, into acting-out behavior through a mechanism of hatred and negation of the other.

Keywords: *acting-out, collective act, trauma, other, hate.*

¹ المؤلف المرسل: عبد القادر بختان الإيميل: abehtc2i@gmail.com

Introduction

L'étude du concept de passage à l'acte est très intéressante. En effet, elle permet notamment de comprendre les différentes circonstances qui peuvent amener certains individus à passer à l'acte alors que rien ne les y prédestinait. Cette notion a été l'objet de nombreuses recherches (Da Silva, Vavassori, Coulanges & Harrati, 2015; Litinetskaia, 2012; Obouno, 2008; Raoult, 2006; Zenoni, 2009). Nous remarquons que la plupart d'entre elles s'intéressent plus particulièrement à l'agir individuel, notamment celui de l'adolescent, et semblent faire l'impasse sur l'agir collectif. Or, il nous apparaît qu'au-delà de l'action individuelle, le passage à l'acte est avant tout une action qui peut être collective. En effet, on en veut pour preuves des événements plus ou moins récents où un ensemble d'individus ont passé à l'acte.

Dès lors, nous nous demandons qu'est-ce qui peut amener un ensemble d'individus à entrer dans le passage à l'acte ? Quels rôles jouent les pairs dans ce processus ? Sans oublier celui du sentiment d'appartenance.

Avant de nous attarder sur ces questions, il nous semble important de rappeler les différentes notions liées à l'acte. Également, il nous apparaît important de montrer que le passage à l'acte est avant tout la réponse à ce qui a été perçu comme un traumatisme.

1. Différents types d'acte

L'acte se distingue avec des notions telles que : agir, passage à l'acte, recours à l'acte, mise en acte, action, acting out. Ces différents concepts désignent des processus qui semblent liés à une forme de déviance.

Le terme de passage à l'acte détermine un acte violent et irréfléchi. Tout se passe comme si quelque chose venait court-circuiter la pensée et plonger l'individu dans l'action. En d'autres termes, il relève d'une forme d'extériorisation de l'acte. Le passage à l'acte se caractérise par des aspects plus ou moins conscients : provocation, délinquance, comportements asociaux, dépendance ou encore meurtre. En passant à l'acte, les individus évitent le conflit psychique et réussissent à accomplir leurs désirs. Cette notion de passage à l'acte caractérise une véritable rupture entre comportement approprié et comportement déviant. Ici la rupture peut être provoquée par l'érotisation du non-respect de la loi, des carences cognitives et des carences de valeur.

C'est alors que l'acte peut désigner le basculement d'un état à un autre et la décharge pulsionnelle qui l'accompagne. Or, la notion d'agir caractérise la mise en acte en réponse au conflit psychique en œuvre entre ça (réservoir des pulsions) et surmoi (conscience morale) (Freud, 1923). Cette mise en acte du conflit interne peut provoquer une forme de déni de l'altérité, voire de déni de l'humanité de l'autre (Balier, 2005).

L'exemple de la délinquance qui désigne l'ensemble des crimes et délits commis par un individu (Larousse, 1998), montre que la criminalité serait un acte contraire à la loi et suppose que son auteur ait conscience de faire quelque chose d'interdit. Elle se caractérise par trois concepts : l'intention, le mobile et l'action. Bien que le mobile soit différent selon les individus, l'intention est toujours la même : *tuer*. Ce mobile est fondé sur différents sentiments : envie, jalousie, enrichissement, vanité, recherche de bénéfice, etc. Selon certains

auteurs, la criminalité est liée à la notion de responsabilité et de punition : celui qui a commis une infraction doit répondre de ses actes. (Marquiset, 1948, p. 20)

2. Origines du passage à l'acte

La psychanalyse freudienne (1905, 1915, 1918) pense que le passage à l'acte est issu d'un traumatisme ressenti lors de la découverte de la différence sexuelle et la castration féminine. C'est de cette cause que naît le complexe de castration contre lequel il faut lutter.

Ferenczi (1933) signale que la violence est due à un traumatisme infantile qui n'a pu être surmonté. Ce traumatisme est issu d'un décalage entre les passions de l'adulte et le besoin de tendresse de l'enfant. Pour lui, le traumatisme se base sur une impossibilité de communiquer : les individus ont l'impression qu'ils ne seront pas entendus dans leur souffrance.

Bergeret (1972, 1986), quant à lui, le passage à l'acte ne fait que reproduire la scène originelle traumatique. En réalité, il n'est présent que pour éviter d'être confronté au vide et au néant.

Tout se passe comme si les individus cherchaient à se venger. Ils deviennent prisonniers de leur statut de victime et doivent absolument passer à l'acte pour s'en échapper.

Pour Raoult (2006), le passage à l'acte violent est issu d'un traumatisme d'origine narcissique, de la rupture du lien à l'autre et du besoin de domination.

Tardif (1998) montre, quant à elle, que le passage à l'acte est provoqué par une pulsion que les individus ne peuvent maîtriser.

D'autres auteurs (Bourgeois, Bénézech & Le Bihan, 2005; Morel, 2003; Vercier, 1938) parlent d'un acte provoqué par différents aspects : absence d'autocritique, absence de contrôle de soi, carence de jugement, sensation d'emprise, trouble de la pensée, infantilisme, instabilité, impulsivité, haine de l'autre, identification morbide, etc.

Les facteurs provoquant le passage à l'acte sont nombreux et ont fait l'objet de plusieurs études (Balier, 2003; Litinetskaia, 2012) : la précarité, le manque de travail, l'échec scolaire, la stigmatisation de la société, le manque de repères, le sentiment de rejet, l'absence de projet d'avenir, etc.

Les explications classiques du passage à l'acte à caractère violent (*le complexe de castration, l'impossibilité de communiquer, la scène originelle traumatique, le statut de victime, la pulsion non maîtrisable*) ou post classiques. C'est-à-dire, un passage à l'acte qui devient une véritable revanche sur la société qui les aurait maltraités. Il suffit que tous ceux qui ont été rejetés pour une raison ou pour une autre se rassemblent et décident qu'il est temps de se venger, voire un moi collectif serait en péril.

3. La place de la croyance dans le passage à l'acte collectif

La croyance désigne l'adhérence d'un individu ou d'un ensemble d'individus à une thèse qu'il considère comme vraie. La croyance en un idéal joue un rôle important dans le passage à l'acte violent (Ben Rejeb & Essaafi, 2007; Laxenaire, 2007). De plus, le manque de critique de l'idéal peut entraîner une forme de déviance et donc des passages à l'acte. Pour éviter cette perte identitaire, certains individus sont attirés par la violence idéologique puisqu'elle permet à tous d'avoir une place tout en permettant la haine et la disparition de l'autre.

L'idéologie (Kaës, 1980) peut être portée par un conservatisme refusant tout changement prônant violence et intolérance. En appelant à effacer l'autre, le criminel a pour but la destruction de tous ceux qui n'acceptent pas l'idéologie collective (*cette dernière que nous supposons individuelle, se ferait par le biais d'une identification projective paraissant collective*). Cette croyance idéologique se base sur la nostalgie de la perte objectale : on croit que l'on a perdu un objet et on veut le retrouver. La croyance en l'objet n'est pas la même pour tous : politique, religieux, social, etc. Si jamais l'individu est déçu par sa croyance, il se retrouve face à une perte plus importante encore : celle de son identité.

Nous pensons que la violence idéologique ne peut se projeter que sur la radicalité. Elle permet de rassembler les individus par l'amour de soi tout en garantissant la pulsion de destruction de l'autre. Cette radicalité, désignant le fait d'être rattachée aux principes surtout religieux ou politiques. Le fait de soutenir des idées extrémistes, terme caractérisant le refus de certains individus à s'éloigner de leur croyance. (Bronner, 2009)

Raynaud (2016, pp. 105-107) insiste que certains symptômes entraînent quelques individus dans la radicalité : tendances dépressives, tendances suicidaires, mélancolie, froideur, manque d'empathie, morbidité, faible estime de soi, difficulté de penser, distorsion avec le réel, etc. Ces différents symptômes s'ajoutent à des mécanismes de défense tels que clivage, identification projective, projection, etc. La radicalisation devient un moyen de se protéger contre l'exclusion et le dénigrement.

L'extrémisme, donc c'est sévir avec outrage en quelque sorte vis-à-vis la croyance collective avant d'extrémiser soi-même. Cet extrémisme se construit petit à petit de manière très rationnelle. En revanche, ce processus mental, en l'absence de liens partagés, serait irrationnel et n'accepte aucun compromis avec autrui.

Le besoin de croire en quelque chose semble être un sentiment universel. Il semble basé sur une perte. Parce que l'on pense comme objet manquant qui rebouche le trou et le vide. La raison pour laquelle la croyance devient une véritable quête : le mal-être s'installe au sein de certaines sociétés en fonction de la persistance de ce vide. L'idéologie cherche à dévier la croyance et la renverser pour retrouver la complétude de l'être (individu ou groupe). La quête de cette complétude résulte de son manque. Pour éviter d'être confrontés à un gouffre identitaire, les extrémistes mettent en place des idéologies prônant la violence et la haine de l'autre. En quelque sorte en extrémisant la religion, on devient religieux.

Néanmoins, d'autres auteurs (Chiha, Combres & Askofaré, 2017) montrent le contraire de ce qu'on pense. Ils mettent la religion (y compris la religion monothéiste) en cause. Que la croyance peut mener à l'extrémisme et au fanatisme. En effet, elle a besoin de fidèles et des dirigeants purs et sages pour se propager. En revanche, nous pouvons partager l'idée que la croyance idéologique et extrémiste repose sur une psychose destructrice et dominatrice. Cette croyance en une idéologie revêt cinq visages : mystique (isolement et respect du dirigeant-divin), ascétisme (désir extrême de conformité avec la volonté divine), superstition (désir de séduction), prophétisme (répandre la parole divine) et dogmatisme (conservation des opinions).

En résumé, les personnes s'engageant dans la radicalité sont à la recherche d'un idéal pour lequel ils feraient tout. On repère des personnes qui se radicalisent, parce qu'ils se sentent exclus et qui haïssent la société. Pour ces individus, la radicalisation est un moyen de se projeter vers la haine, et même ils tomberaient dans l'idéologie mortifère sans donner importance à l'autre. Ces groupes ont l'impression de faire quelque chose d'utile voire d'être des héros. L'extrémisme repose essentiellement, selon nous, sur l'identification de ce qu'on nomme les imagos de divinité (la toute-puissance) et non plus de beauté (indulgence). Quant à la difficulté d'interpréter les causes, on revient à la psychologie des profondeurs qui maintient le fait traumatique infantile ou adolescent.

Rôle du sentiment d'appartenance dans les passages à l'acte

Le sentiment d'appartenance se définit comme la sensation de faire partie d'un groupe (Audi, 2010) selon différents critères (classe, sexe, religieux, politique, racial, social, etc.) qui recouvre l'ensemble de l'identité. Ici, le groupe joue le rôle de famille et de société par procuration. L'identité groupale se forme à partir d'alliances entre différentes identités. Pour Mucchiell (1986), le sentiment d'appartenance se caractérise essentiellement par l'image que les individus projettent sur l'ensemble du groupe.

Le groupe consolide ce sentiment d'appartenance du fait qu'il permet l'identification, c'est-à-dire par une intériorisation du groupe. Il devient dès lors partie intégrante de l'identité groupale : c'est parce qu'on s'identifie au groupe qu'on peut lui appartenir. L'appartenance peut être multiple : religieuse, sociale, communautaire, régionale, nationale, continentale, etc. et évolue en même temps que l'identité et des changements de mode de vie. (Duc Marwood, 2015) Les individus se définiront de telle ou telle manière, se sentiront ou non appartenir à tel ou tel groupe, mettront en avant telle ou telle appartenance. Le sentiment d'appartenance s'accompagne d'attitudes plus ou moins codifiées.

Ces différentes valeurs partagées lui procurent un sentiment d'engagement : il faut que les individus interagissent entre eux pour faire vivre ce rattachement et les lois qui vont avec. (Guérin-Pace, 2006; Stryckman, 1992) Ici, le groupe permet une cristallisation de représentations et de symboles fondateurs faisant référence ainsi que la pérennisation des liens sociaux. En ce sens le groupe devient un véritable espace organisé socialement de manière à ce que les individus se l'approprient, c'est-à-dire en prennent possession. L'identité groupale fait partie de l'identité individuelle au même titre que le genre, l'ethnie, la religion ou encore le politique. Ce concept d'appartenance forme un aspect primordial de l'identité en plus des valeurs, des comportements et des croyances. L'appropriation identitaire au groupe qui en résulte se définit comme la disposition à avoir un sentiment d'appartenance à un groupe donné mais aussi aux autres membres du groupe. Ici, identification et attachement sont reliés du fait des différentes composantes affectives entre individu et groupe.

Cependant, considéré certains éléments de l'identité, notamment la religion ou la race, peut être perçu par certains comme une tentative de rejet. (Maalouf, 1998)

Pour appartenir à un groupe, il faut d'abord se reconnaître dans le groupe et y être reconnu. Autrement dit, il s'agit de partager de nombreux traits communs avec les autres membres du groupe afin de pouvoir se reconnaître dans le « nous » collectif. (Cadu, 2017; Rocher, 1970)

4. Vers une psychose collective

Freud (1930) note que la civilisation se base sur des lois permettant de rassembler les individus tout en compensant leurs sacrifices. Ceux qui ne veulent pas suivre ces lois se retrouvent exclus et sont tentés d'en créer des nouvelles.

Le Bon (1985) et Freud (1921) montrent que les individus pensent et agissent de façon très différentes selon qu'ils soient seuls ou en groupe. Pour Le Bon, le groupe se construit sur trois piliers : la submersion, la contagion et la suggestion. La *submersion* se caractérise par la perte du soi individuel au profit d'un soi groupal. La *contagion* désigne la disposition individuelle à suivre le groupe au niveau émotionnel, cognitif ou encore comportemental. La *suggestion* caractérise le moment où toutes les pensées ne forment qu'une. Laxenaire (2007), quant à lui, insiste sur la croyance collective pour caractériser la violence groupale. Tous insistent sur la force de frappe du groupe et sur ses capacités de destruction. À cela s'ajoute un sentiment d'impunité du fait du nombre et de l'anonymat qui y est associé ainsi que l'unité du groupe, le sentiment d'appartenance, la désindividualisation, la jouissance collective. Tous ces aspects peuvent détériorer les capacités de maîtrise de soi et notamment les sentiments de honte et de culpabilité.

Le passage à l'acte violent peut être vu comme une sorte de psychose dans le sens où il s'agit d'un « passage dans le réel », voire d'une « psychose de l'action » (Yazigi, Minerbo & Attux, 2005; Zenoni, 2009) d'un acte qui aurait dû rester au niveau du fantasme.

Certains individus sont plus susceptibles de passer à l'acte parce qu'ils se sentent humiliés et rejetés par une société censée être protectrice. Du coup, la transgression n'en est pas vraiment une (Bergeret, 1974), puisqu'elle se fait au nom de la justice. Autrement dit, les individus violents répètent les violences vécues ou perçues.

Quelques individus, censés être criminels, défient la société pour montrer leur malaise : il s'agit surtout de se défendre contre ce qui est perçu comme une véritable injustice. En ce sens, la plupart d'entre eux dénonce un racisme ambiant mêlant discrimination (emploi, logement), stigmatisation, voire une forme de déshumanisation. C'est parce que l'individu a l'impression d'être rejeté qu'il va chercher ailleurs un lieu où il ne le sera pas. Là on pense au rôle de l'emprise et de la haine de l'autre.

Le passage à l'acte violent repose sur une forme de philanthropie où l'amour étouffe. Tout se passe comme si on voulait libérer l'autre, l'aider à accéder au véritable bonheur, à sortir de cette société perçue comme corrompue. Il s'agit d'expulser le mal, non seulement chez l'autre mais aussi chez le philanthrope (au sens figuré : *killer*). La transgression n'en est pas vraiment une pour lui, puisqu'elle se fait au nom de cet idéal surestimé. Le passage à l'acte est facilité par une tension qui doit être déchargée, voire il s'agit d'une véritable « *idéologie narcissique* » caractérisée par une pathologie du caractère qui tend à déshumaniser l'autre pour mieux se faire-valoir. Il semble que la déshumanisation entraînant le passage à l'acte soit provoquée par

un sentiment de vide. Les criminels cherchent dans l'autre de quoi pallier à ce vide. La criminalité est apparue comme le seul moyen de lutter contre ce vide. Elle crée un espace-temps permettant aux désirs et aux fantasmes de devenir acte. Il y a donc un véritable travail psychique qui se met en place dans le but de transformer les fantasmes pervers en actes. Tout est mis en œuvre pour que le fantasme soit agi et non plus seulement pensé.

Il faut aussi noter l'importance du surmoi (Freud, 1923) dans la médiation de la pulsion de destruction. Lorsque ce dernier ne fonctionne pas correctement alors l'individu aura tendance à passer à l'acte. Pour nous, il apparaît que les passages à l'acte collectif seraient provoqués soit par un surmoi *tyrannique*, soit par un surmoi *affaibli*. Le passage à l'acte violent repose essentiellement sur une transformation du surmoi. En d'autres termes, le surmoi individuel est remplacé par un surmoi collectif lui-même clivé entre exigence éthique et comportements corrompus. Pour comprendre les différents passages à l'acte des groupes criminels. Il faut les voir comme des individus immatures, immoraux, victimes de leurs pulsions et en quête de repères. Ces individus ne cherchent même pas à cacher leur violence : ils la montrent au grand jour.

Du coup, l'acte est engendré par quelque chose qui demeure indicible. Tout se passe comme si l'acte venait dire quelque chose qui ne peut ni être dite, ni être pensée. En d'autres termes, le passage à l'acte est dû à un court-circuit de la pensée et du discours.

Plusieurs travaux (Bonnet, 2013; Raoult, 2006; Zenoni, 2009) considèrent le passage à l'acte comme une érotisation de la destruction de l'autre. Cette érotisation de la mort s'accompagne d'une emprise de l'autre et est provoquée par un désir qui ne peut être refoulé. Assoun (1995a, 1995b), souligne l'importance du regard de l'autre dans la construction de l'identité.

Nous remarquons que la majorité des personnes entrant dans le passage à l'acte violent souffrent à la fois d'un « narcissisme grandiose »¹ et d'une carence narcissique² caractéristique des personnes borderline. (American Psychiatric Association, 2016)

5. Emprise et haine de l'autre

Durant l'enfance, l'individu ne ressent aucune frustration puisque ses parents comblent tous ses désirs. C'est en grandissant qu'il sera confronté au désir de l'autre et qu'il connaîtra ses premières frustrations. C'est de ces différentes frustrations que naît la haine. Cette haine est issue de différents facteurs : inaptitude à gérer son stress, mauvaise estime de soi, sentiment de rejet, sentiment de grandeur, carence parentale. Ces différents facteurs poussent l'individu à exprimer sa haine par le passage à l'acte. Cette haine est narcissique, et ne caractérise que des pervers narcissiques. Elle vise la destruction de l'autre perçu comme un étranger. La haine a comme principale fonction de protéger contre le besoin de l'autre. La haine est plutôt un moyen pour éloigner l'autre que pour le détruire. Elle n'est que la représentation du lien

¹ Nous appelons « narcissisme grandiose » le fait que les individus se surestiment.

² Nous voyons les effets de cette carence narcissique dans le besoin d'être connu.

archaïque à l'objet. En outre, la haine, en tant qu'un des aspects de la pulsion de cruauté, peut être à la fois active et passive parce qu'elle vise une jouissance. (André, 2014; Janet, 1932; Sédat, 2015)

Ces dernières années ont vu apparaître une grande confusion entre réalité et fantasme, entre avoir et être, entre irréel et réel. Les individus sont dans l'incapacité de se respecter eux-mêmes et de respecter les autres parce qu'il y a un manque de repères tant familiaux que sociétaux. Également, les individus sont de plus en plus infantilisés donc croient à une forme d'omnipotence, parce qu'ils sont persuadés qu'ils peuvent tout avoir. Ces différents aspects prennent la forme d'une véritable crise et d'une perversion du lien.

La haine fait donc partie d'un processus identitaire qui aboutit à une séparation entre le moi et l'autre, c'est-à-dire une affirmation du moi au détriment de l'autre. Cette séparation entre le moi et l'autre met en place un discours mettant en œuvre deux extrêmes : un *moi pur* qu'il faut protéger et un autre *impur* qu'il faut détruire. Ce type de discours, basé sur la haine et sur la peur de l'autre, entraîne le passage à l'acte. La haine semble être un processus primordial du lien puisqu'elle vise à protéger contre les différentes atteintes objectales. Elle est perçue comme vitale : c'est grâce à la haine que l'on peut rester en vie. Cependant, elle reste basée sur une position très narcissique puisque, l'autre est perçu comme étant une étiquette de menace qu'il faut absolument effacer. Et cela ne se produit que chez le pervers narcissique, qui son moteur est l'emprise.

L'emprise se définit comme une action par laquelle un individu prend le pouvoir sur un autre tout en essayant de le contrôler et de le manipuler par tous les moyens. (Ferrant, 2011; Martin-Mattera, 2011)

Freud (1905) a été parmi les premiers auteurs à institué la notion d'emprise pour décrire la domination que les pervers exercent sur autrui. Il ajoute que la pulsion d'emprise se met en place pour détruire l'autre.

Dorey (1981, p. 8) cite ses caractéristiques principales (*appropriation, érotisation de transgression, dénigrement et domination*). Et il note que la relation d'emprise se caractérise par un rapport à l'autre très ambivalent : d'un côté, on a besoin de l'autre ; de l'autre côté, on veut le détruire. Il définit l'emprise comme une atteinte du désir de l'autre perçu comme menaçant. Pour lui, elle prend la forme d'un véritable érotisme, parce qu'elle utilise la séduction pour mieux emprisonner l'autre. Et que l'individu soumis ne parvient plus à penser par lui-même, il est complètement bloqué.

Assoun (1995a) montre que l'emprise se traduit par une séduction, c'est-à-dire par une mise à part du sujet. Elle sert à détourner le sujet de lui-même pour l'enfermer dans une image faussée. Elle se forme non seulement à partir du regard mais aussi par la voix.

Du point de vue du pervers narcissique, l'autre n'existe pas, il n'est qu'un objet. (Bessoles, 2012) Le lien en tant que tel ne peut plus exister, parce qu'il crée une angoisse que seule l'emprise peut l'apaiser. Une sorte de pulsion de mort qui prédomine, selon Freud (1915). Ou de la domination pour avoir ce qu'il désire, selon Klein et Rivière (1968).

Lacan (1972, p. 90) a d'ailleurs inventé le terme d'« *hainamoration* » pour décrire le basculement rapide de l'un à l'autre. La haine n'est qu'un amour contraire. L'amour comme la haine sont tous deux reliés à un ou plusieurs objets. Chacun d'entre eux se positionne dans l'extrémité par rapport à un moment donné. Il explique que la haine est le fruit de l'amour déçu. Avoir de la haine, c'est ressentir de la colère envers quelqu'un. Tout se passe comme si les individus violents n'aimaient qu'une seule chose : haïr l'autre. Ils placent cette haine de l'autre au-dessus de tout. Au cœur du basculement entre amour et haine, il y a une réserve énergétique pouvant provoquer des passages à l'acte.

Selon Jeammet (1999), les individus violents tentent de maîtriser la relation avec l'autre mais n'y parviennent pas complètement d'où les passages à l'acte.

Waintrater (2014, p. 107) montre que la haine s'allie à l'amour, l'envie et la paranoïa pour dissimuler la vraie personnalité des criminels. Pour elle, ce n'est pas la haine qui entre en jeu dans les passages à l'acte, mais plutôt la rage narcissique.

La haine présente dans la passion et l'amour ne reconnaît ni frontières, ni limites, ni morale. Elle permet de déshumaniser autrui car il vient menacer le moi dans son intégrité. La possession et la domination de l'autre répondent au sentiment d'effraction de soi. Autrement dit, la haine se met en place lorsque les individus ont l'impression que l'autre veut les posséder.

Chabert (2006, 2011) affirme que la haine est originaire de l'amour ambigu à l'autre. Autrement dit, les individus haïssent et jaloussent l'autre parce qu'il possède quelque chose qu'eux n'ont pas. En résumé, ils sont persuadés que l'autre représente une menace. Donc il faut le détruire avant d'être détruit.

Pour les individus violents, l'autre porte un masque : il ne montre pas sa véritable identité. Il est différent d'eux car il ne partage pas les mêmes valeurs et il est plus fort qu'eux parce qu'il possède quelque chose qu'eux n'ont pas.

L'emprise se met en place autour d'une collectivité. Pour prendre racine, elle a besoin d'un pacte avec les différentes identifications. C'est parce que le surmoi individuel devient un surmoi collectif que l'emprise peut avoir lieu. Ici, la haine collective de l'autre permet d'évacuer la partie blessée de chacun.

Les criminels ont une psyché organisée en clivage avec, d'un côté, les aptitudes à s'intégrer socialement et, de l'autre, le maintien de la haine d'autrui. La haine et le clivage s'unissent au traumatisme et favorisent les passages à l'acte. Leurs identifications passent par l'idéal du moi et le moi idéal donc par une obligation de passer à l'acte. Ces passages à l'acte violents sont le plus souvent dus à une décharge pulsionnelle elle-même provoquée par une carence du surmoi.

Virgili (2014, p. 72) montre que la violence est une mise à distance de la haine et de l'amour : le but étant de bannir tous les affects pour mieux déshumaniser l'autre.

Pour nous, dans le passage à l'acte, il y a une coupure qui s'opère entre désir et destruction, entre amour et haine. Ici, l'amour frustré a laissé la place à la haine et au besoin de faire mal. C'est la stéréotype du passage à l'acte qui s'inscrit dans une atmosphère mortifère : comme les criminels ne parviennent pas totalement à effacer l'autre, ils recommencent à chaque fois. En

même temps, ils restent hantés par les images de l'acte. En effet, tout se passe comme si l'œil (d'autrui et/ou le sien) les poursuivait.

Nous voyons, à l'instar de Martin-Mattera (2011, p. 100) que les criminels, ou les extrémistes impliqués dans la sphère criminelle, souffrent d'une forme d'« *altruisme morbide* », c'est-à-dire qu'ils veulent tuer l'autre pour lui éviter les souffrances. Pour lui, il semble que les criminels aient peur de perdre l'autre : ils préféreraient tuer l'autre plutôt que de le perdre. Cependant, il semble, au contraire, que le passage à l'acte violent est plutôt issu de la haine, de l'envie voire de la jalousie plutôt que de l'amour. Ou selon nous, haïr l'autre c'est plausiblement *haïr* soi-même. Du coup effacer l'autre, serait le sens de tuer quelque chose en lui-même, voire tomber dans la dépression.

6. Dispositif pour s'en sortir

Certains auteurs (Cyrułnik, 2005; Dubé, Lapierre, Bouffard & Alain, 2010; Hjemdal, Oddgeir & Stiles, 2010) montrent que le parcours de sortie du passage à l'acte est un parcours individuel avant d'être un parcours collectif. Comme si un dispositif individuel serait au service du dispositif collectif. Ils ont mis en place les concepts de résilience et de désistance pour expliquer comment un individu peut se sortir du passage à l'acte violent. La *résilience* signifie rebondir, recommencer quelques soit les obstacles. Elle se caractérise par quatre phases (*protestation, désespoir, indifférence, guérison*). Son objectif est que les individus reprennent goût à la vie. La *désistance*, quant à elle, désigne le renoncement aux comportements violents. Ces deux notions s'accompagnent de bienveillance, c'est-à-dire d'un traitement respectueux des individus quelques soit leurs parcours et leur appartenances (idéologiques : ethniques, raciales, sociales, politiques ou religieuses).

Le parcours de sortie du passage à l'acte violent ressemble un peu à celui de sortie de la délinquance, nous semble-t-il. En effet, certains aspects (*mariage, parentalité, incarcération, endettement, décès, déménagement, âge, usure, stress, extrémisme etc.*) peuvent entrer en jeu dans l'abandon du passage à l'acte et donner envie aux individus de retourner dans « le droit chemin ».

Ce parcours de sortie du passage à l'acte s'organise en plusieurs phases : réflexion, projection vers l'avenir, mobilisation, décision et changement de parcours. Toutes ces étapes sont très précaires et peuvent s'accompagner de rechutes. Cependant, il semble que plus la situation est stable, plus l'individu sera tenté de récidiver. Le bien-être se base sur la remise en marche des processus de pensée positive.

Toutefois, il faut toutefois garder à l'esprit que le parcours de sortie est surtout un parcours individuel. Pour aider les individus à sortir de cet engrenage, il semble important de créer un modèle de vie saine. Les individus violents doivent prendre conscience qu'ils peuvent changer. Cette prise de conscience doit être soutenue par un retour sur soi et sur *l'intersubjectivité*.

7. CONCLUSION

Le passage à l'acte collectif : entre appartenance, emprise et haine de l'autre est un sujet qui peut suggérer des dispositifs réfléchis auprès des individus singuliers et pluriels. Commencant par la démonstration des conduites perverses à l'encontre de la croyance divine. C'est

comment cette capacité de transformation permettra de mettre la croyance groupale et collective en floue. Et la bouleverse du rôle de l'apaisement quelle donne vis-à-vis l'angoisse, en objet qui dérange. Ce flou, selon nous, n'a créé qu'un *passage à l'acte mortifère* et de *schizogénèse intersubjective*.

L'aide à la sortie du passage à l'acte doit s'appuyer sur le remords collectif et sur le besoin d'empathie, tout en tenant compte des délits commis et du désir de changer. Tenter de comprendre pourquoi certains passent à l'acte n'implique pas, selon nous, une justification de leurs actes mais il s'agit plutôt d'un moyen pour favoriser leur sortie. Pour ce faire, il faudrait reconstruire le lien à l'autre.

Cependant, même si les individus réussissent à se sortir de la violence, ils seront toujours renvoyés à leurs actes par la société qui n'accepte pas leur changement donc cela nécessite un accompagnement de la société dans son ensemble. Il serait intéressant de travailler sur la notion de remords individuel et collectif.

Liste bibliographique:

- American Psychiatric Association (2016), *Mini DSM-5. Critères diagnostiques*, Issy-les-Moulineaux, Elsevier Masson, France.
- André, Jacques (2014), Deux visages de la haine, dans *Les territoires de la haine* (pp. 9-27), Paris, PUF, France.
- Assoun, Paul-Laurent (1995a), *Leçons psychanalytiques sur le Regard et la Voix. 1. Fondements*, Paris, Anthropos, France.
- Assoun, Paul-Laurent (1995b), *Leçons psychanalytiques sur le Regard et la Voix. 2. Figures*, Paris, Anthropos, France
- Audi, Paul (2010), Remarques sur le sentiment d'appartenance, *Les Temps Modernes*, 5(661), 146-158.
- Balier, Claude (2003), La psychanalyse et les « agirs », [En ligne] <http://www.spp.asso.fr/wp/?p=7932>(consulté le 12 décembre 2014).
- Balier, Claude (2005), De la transgression au déni de l'humain, *Champ Psy*, 2(38), 13-30.
- Ben Rejeb, Riadh & Essaafi, Wahid (2007), *La croyance*, Tunis, Académie Tunisienne des Sciences, des Lettres et des Arts, Tunisie.
- Bergeret, Jean (1972), *Psychologie pathologique. Théorie et clinique*, Paris, Masson, France.
- Bergeret, Jean (1974), *La personnalité normale et pathologique*, Paris, Dunod, France.
- Bergeret, Jean (1986), *La violence fondamentale*, Paris, Bordas, France.
- Bessoles, Philippe (2012), Récidives criminelles. Figures de l'emprise et criminalité, *Revue Française de Psychanalyse*, LXXVI(4), 1083-1101.
- Bonnet, Gérard (2013), Quand l'idéal pousse au passage à l'acte, *Adolescence*, 4(4), 897-915.
- Bourgeois, Marc-Louis, Bénézech, Michel & Le Bihan, Patrick (2005), La haine psychotique et le passage à l'acte destructeur, *Annales Médico Psychologiques*, 163(8), 656-661.
- Bronner, Gérard (2009), *La pensée extrême. Comment des hommes ordinaires deviennent des fanatiques ?* Paris, Denoël, France.

- Cadu, Radu (2017), L'appartenance, le double et l'ensemble en psychothérapie psychanalytique de groupe, *Revue de Psychothérapie Psychanalytique de Groupe*, 2(69), 103-116.
- Chabert, C. (2006). Pulsions, emprise et narcissisme. *Revue Française de Psychanalyse*, 70(5), 1307-1313.
- Chabert, Catherine (2011), *L'amour de la différence*, Paris, PUF, France.
- Chiha, Sami, Combres, Laurent & Askofaré, Sidi (2017), La radicalité à l'épreuve du père, *Association Recherches en Psychanalyse*, 2(24), 98-109.
- Cyrułnik, Boris (2005), Résilience et développement cognitif. *Le Coq-Héron*, 2(81), 112-127.
- Da Silva, Sandra, Vavassori, Daniel, Coulanges, Mathilde & Harrati, Sonia (2015), Étude clinique de l'acte violent idéologique : de l'adhésion idéologique transitionnelle à sa mise en acte violent. L'exemple de Marc, *Groupe d'Études de Psychologie*, 1(535), 39-49.
- Dorey, Roger (1981), La relation d'emprise. *Nouvelle Revue de Psychanalyse*(24), 117-139.
- Dubé, Micheline, Lapierre, Sylvie, Bouffard, Léandre & Alain, Michel (2010), L'amélioration des capacités de résilience chez l'adulte par la réalisation des projets personnels, *Bulletin de Psychologie*, 6(510), 435-440.
- Duc Marwood, Alexandra (2015), Si je t'appartiens, m'appartiens-tu ? Le Sentiment d'appartenance au cours de la vie, *Thérapie Familiale*, 36(41-53).
- Ferenczi, Sándor (1933), *Psychanalyse. Œuvres complètes*, Paris, Payot, France.
- Ferrant, Alain (2011), Emprise et lien tyrannique, *Connexions*, 1(95), 15-27.
- Freud, Sigmund (1905), *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Payot, France.
- Freud, Sigmund (1915), *Métapsychologie*, Paris, Champs Classiques, France.
- Freud, Sigmund (1918), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, France.
- Freud, Sigmund (1921), *Psychologie des foules et analyse du moi*, Paris, Payot, France.
- Freud, Sigmund (1923), *Le Moi et le Ça*, Paris, Payot, France.
- Freud, Sigmund (1930), *Malaise dans la civilisation*, Paris, Points, France
- Guérin-Pace, France (2006), Sentiment d'appartenance et territoires identitaires, *L'Espace Géographique*, 4, 298-308.
- Hjemdal, Odin, Oddgeir, Friborg & Stiles, Tores (2010), Résilience et personnalité, *Bulletin de Psychologie*, 6(510), 457-461.
- Janet, Pierre (1932), *L'amour et la haine*, Paris, Éditions Médicales, France.
- Jeammet, Nicole (1999), *La haine nécessaire*, Paris, PUF, France.
- Kaës, René (1980), *L'idéologie : études psychanalytiques*, Paris, Bordas, France.
- Klein, Mélanie & Riviere, Joan (1968), *L'Amour et la Haine*, Paris, Payot, France.
- Lacan, Jacques (1972), *Encore*, Paris, Seuil, France.
- Larousse, Pierre (1998), *Dictionnaire*, Paris, Larousse, France.
- Laxenaire, Michem (2007), Croyance et psychologie des foules, *Revue de Psychothérapie Psychanalytique de Groupe*, 2(4), 9-24.
- Le Bon, Gustave (1895), *Psychologie des foules*, Paris, PUF, France.
- Litinetskaia, Marina (2012), Dangerosité, délinquance et passage à l'acte : psychopathologie et prédictivité, *Annales Médico Psychologiques*, 170, 99-102.

- Maalouf, Amine (1998), *Les identités meurtrières*, Paris, Grasset, France.
- Marquiset, Jean (1948), *Le crime*. Paris, PUF, France.
- Martin-Mattera, Patrick (2011), *Violence et victimation*, Villeneuve d'Ascq, PUS, France.
- Morel, Geneviève (2003), Transgression et identification dans le passage à l'acte, *Savoirs et Clinique*, 2(3), 19-26.
- Mucchielli, Alain (1986), *L'identité*, Paris, PUF, France.
- Obouno, Chantal (2008), *Approche ethnologique et psychopathologique de la clinique du passage à l'acte*, Poitiers, Université de Poitiers, France.
- Raoult, Patrick Ange (2006), Clinique et psychopathologie du passage à l'acte, *Bulletin de Psychologie*, 1(481), 7-16.
- Raynaud, Jean-Philippe (2016) Pinocchio, ou le risque de la radicalisation à l'adolescence, *L'école des parents*, 1(619), 99-123.
- Rocher, Guy (1970), *Introduction à la sociologie générale*, Paris, Seuil, France.
- Sédat, Jacques (2015), La haine dans la construction de la psyché, *Adolescence*, 2(2), 331-340.
- Stryckman, Paul (1992), Espace et communication : réflexion sur le sentiment d'appartenance, *Communication et Organisation*, 1, 1-13.
- Tardif, Monique (1998), Le déterminisme de la carence d'élaboration psychique dans le passage à l'acte, dans F. Millaud, *Le passage à l'acte. Aspects cliniques et psychodynamiques* (pp. 25-40), Paris, Masson, France.
- Vercier, V. (1938), *Les états de déséquilibre mental*, Paris, France.
- Virgili, Fabrice (2014), En temps de guerre : une haine sur commande ? dans *Les territoires de la haine* (pp. 69-88), Paris, PUF, France.
- Waintrater, Régine (2014). Tuer sans haine ? dans *Les territoires de la haine* (pp. 89-112), Paris, PUF, France.
- Yazigi, Latife, Minerbo, Marion & Attux, Cécilia (2005), L'acte pur et la psychose de l'action : une étude de cas, *Bulletin de Psychologie*, 6(480), 655-662.
- Zenoni, Alfredo (2009), Clinique du passage à l'acte, *L'Autre Pratique Clinique*, 277-297.